

Un papillon,
un scarabée, une rose

Du même auteur

La Fille en jupe inflammable
Éditions de l'Olivier, 2000

L'Ombre de moi-même
Éditions de l'Olivier, 2001
Points n° 2995

Des créatures obstinées
Éditions de l'Olivier, 2007

La Singulière Tristesse du gâteau au citron
Éditions de l'Olivier, 2013
Points n° 3194

AIMEE BENDER

Un papillon,
un scarabée, une rose

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Doubleday en 2020,
sous le titre : *The Butterfly Lampshade*

ISBN 978.2.8236.1687.3

© Aimee Bender, 2020.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour HD

Je dors encore,
Mais des faits se déroulent pendant ce temps.

Wisława Szymborska, « Première heure »

Première partie

La tente

On ne peut pas s'occuper d'elle. Elle a un problème.
C'est-à-dire ? Quel problème ?
On ne sait pas. Un problème.
Je trouve que c'est une petite fille tout à fait normale.
La dernière fois...
Ça ne se voit pas.
Elle a fait quelque chose ? Elle a fait quelque chose de mal ?
Non.
Alors quel est le problème ?
On ne sait pas comment s'y prendre avec elle. Je n'y arrive pas.
Mais qu'est-ce que tu entends par là ? Est-ce qu'elle se comporte mal ?
Non.
Est-ce qu'elle a des ennuis à l'école ?
Il faut que tu viennes la chercher.
Je ne comprends pas.
Tu es sa marraine. Tu dois venir. C'est ton travail.
Mais tu es toujours en vie, Elaine.
Je te dis que je n'y arrive pas.

Où est ce nouveau compagnon dont tu m'as parlé ?
Il est parti faire du camping.
Il va revenir ?
Je ne sais pas.
Est-ce que tu vas faire quelque chose, Elaine ?
Je pourrais appeler les services sociaux. Peut-être que je vais le faire. Ils sont dans l'annuaire ? Est-ce qu'ils la prendront en charge si un autre membre de la famille est disponible ?
Tu peux me la passer ?
Non.
Elle est à côté ?
Juste là. Elle me regarde droit dans les yeux.
Est-ce que tu peux lui dire de venir me parler ?
Francie. Francie, ma chérie, ta tante Minnie veut te parler.
Allô, Francie ?
Allô.
Francie, ça va ?
Oui.
Tu as entendu notre conversation ?
Oui.
Ta mère est très inquiète pour toi. Tu as fait quelque chose de mal, tu penses ?
Non.
Tu vas à l'école ?
Oui.
Et tu es sage à l'école ?
Oui.

Tu te couches de bonne heure ?

Oui.

Bon, en fait, je suis surtout inquiète pour ta mère. Est-ce que tu crois qu'elle pourrait faire une nouvelle crise ?

Oui.

Tu peux me dire ce qu'elle fait ?

Non.

Tu peux me le dire. Je sais qu'elle écoute sûrement, mais ça n'est pas grave. Je t'assure. Elle savait que j'allais te poser la question. Est-ce qu'elle te fait du mal d'une façon ou d'une autre, de n'importe quelle façon ?

Non.

Est-ce qu'est est... habillée ?

Oui.

Bon. C'est bien. Ça va, toi ?

Oui.

Est-ce que tu veux que je vienne ?

Oui.

Oui ?

Oui.

Est-ce que tu peux préciser ? Me dire pourquoi, par exemple ?

Non.

Est-ce que l'ami de ta maman est là ?

Non.

Il n'est pas en ville ?

Je ne sais pas.

Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre avec vous ?

Non.

Est-ce que ta mère se blesse ?

Non.

Ma chérie, je suis désolée, je ne peux pas venir cette fois, pas tout de suite. Je suis loin dans ma grossesse. Je n'ai pas le droit de prendre l'avion. Mais ton oncle si. Tu veux que ton oncle vienne ?

Non.

Oh, Francie. Est-ce qu'il y a un adulte de confiance que tu puisses appeler ?

C'est encore moi, Minn. Elle vient de faire tomber le combiné. Elle se tient devant le mur, là. Elle approche le nez du mur. Son nez touche le mur.

Qu'est-ce qui se passe ?

C'est comme si elle parlait au mur. Elle a ce regard, Minn.

Les enfants ont toujours des regards un peu particuliers.

Non, non. Les autres enfants n'ont pas ce regard-là.

Elaine, pour l'amour de Dieu, elle entend toute notre conversation !

C'est comme si elle me jugeait. Tout le temps.

Les enfants ne jugent pas, pas comme ça.

Elle si.

Tu prends toujours de l'Abilify ?

Je ne peux pas être avec elle. Il y a quelque chose en elle. Elle est habitée par une bestiole. Je ne me fais pas confiance quand elle est là ! Tu m'écoutes ?

Oui. Je vais envoyer Stan. Dès qu'il rentrera. Par le vol du matin.

Pas Stan ! Toi !

Je ne peux pas prendre l'avion. Qu'est-ce que tu entends par bestiole ?

Une bestiole. Quelque chose qui rampe à l'intérieur d'elle.

Elle peut aller dormir chez quelqu'un ? Où est-ce qu'elle peut aller ?

Je ne sais pas.

Une copine ?

Je n'aime pas ses copines.

Une amie à toi ?

Elle adore sa baby-sitter.

Mais oui. Demande à la baby-sitter. Demain. Sinon, je l'appellerai moi. On peut l'appeler toutes les deux. D'accord ? C'est celle qui travaille aussi à l'école ?

Shrina.

J'ai son numéro. On va trouver une solution, ma chérie. Tu dois appeler ton médecin. On va toutes les deux appeler le médecin.

Je sais que je devrais. Je sais que je dois le faire.

Et je vais le faire aussi. C'est un début. On a un plan. Vraiment ?

On va toutes les deux passer quelques coups de téléphone demain matin. D'accord ? On récapitule. Qu'est-ce que tu vas faire demain ?

Je vais appeler mon médecin.

Bien. Et ?

Je vais appeler mon médecin.

Et, si tu t'en sens capable, poser la question à la baby-sitter.

C'est ça. Et je poserai la question à la baby-sitter.

Qu'est-ce que tu vas demander à la baby-sitter ?

Si elle veut bien prendre ma gentille petite fille Francie. Mais pour quoi faire exactement, redis-moi ? Où va-t-elle l'emmener ?

Tu sais quoi, c'est moi qui vais appeler Shrina. Ne t'inquiète pas pour ça. Toi, tu prends soin de toi. Peut-être que Francie pourrait rester un ou deux jours avec elle le temps que tu te sentes mieux. Est-ce que tu sais où elle vit ?

Elle est très jeune.

Francie ?

La baby-sitter.

C'est juste le temps que Stan arrive. J'expliquerai à Shrina qu'il fera au plus vite.

À combien de mois tu en es, déjà ?

Huit et demi. Donc on est d'accord pour demain. Mais pour ce soir ?

Ce soir ? Mais oui, ce soir !

Est-ce qu'il y a un verrou sur sa porte ?

La porte de sa chambre ? Oui. Elle en a un. Elle l'a demandé.

Qu'est-ce que tu veux dire ? Elle a demandé à avoir un verrou ?

L'année dernière. Pour son anniversaire.

Tu plaisantes ? Est-ce qu'elle a demandé autre chose ?

C'est bizarre ?

Juste un verrou ?

Oui.

Incroyable. Mais d'accord. Elle est intelligente. C'est très utile. Il ferme de l'intérieur ?

Oui.

Et toi ?

On peut toutes les deux fermer notre porte de l'intérieur.

Ok. Alors c'est ce qu'il faut que tu fasses. Tu n'auras qu'à faire ça dès que tu auras raccroché. Va d'abord aux toilettes. Puis va te coucher. Tu penseras à m'appeler demain matin ?

Oui.

Tu penseras à appeler ton médecin ?

Oui.

Dis au revoir à Francie de ma part. Dis-lui que je l'aime.

Tu es sur haut-parleur. Elle t'entend.

Bon sang. Bonne nuit, Francie. Est-ce que tu as entendu qu'il faut fermer ta porte ?

Oui.

Je t'aime, Francie.

Elle ne dit pas je t'aime.

Je le dis quand même. Elle n'est pas obligée de me le dire. Je t'aime, Francie.

Au revoir, Minn. Merci pour tout. Je t'aime.

Je t'aime aussi, Elaine. On va trouver une solution.

Merci. Je t'aime.

Je t'aime aussi, Elaine. Va tout de suite dans ta chambre, ma chérie. Bonne nuit.

Ma mère avait disposé des magnétophones partout dans notre appartement. Ils étaient bon marché et on les trouvait facilement dans les magasins d'occasion, de même que les cassettes. Quand elle les a rapportés à la maison, elle a essayé de les cacher sous des feuilles blanches pliées en deux qui formaient comme des petites tentes. Dans chaque pièce, une petite tente blanche. Elle avait acheté les magnétophones plusieurs semaines avant cette conversation téléphonique avec Tante Minn, et quand nous étions dans la même pièce, elle se rapprochait de la tente l'air de rien, passait un doigt dessous pour trouver le bouton Enregistrer et appuyait dessus. Puis elle préparait le petit déjeuner, ou bien on jouait aux cartes, on regardait *Toy Story 2* ou je faisais mes devoirs. Je comprenais implicitement qu'il ne fallait pas en parler, que je devais croire que la petite tente blanche était une vraie cachette et que je ne voyais pas ma mère appuyer sur le bouton. J'imagine que l'idée de partager un secret avec elle me plaisait, même si elle ne savait pas que nous le partagions. En fait, si elle avait fait attention, elle aurait vu quelques tentes blanches de plus posées à divers endroits de ma chambre en

guise d'hommage : un morceau de papier blanc sur le radio-réveil, un autre sur un appareil photo cassé. Notre champ de tentes, notre maison en forme de camping. Dans les autres pièces, nous jouions à des jeux et prenions nos repas, je m'étais habituée au dé clic caoutchouteux d'une cassette qui arrivait à son terme, au bouton qui remontait à la fin de la plupart de nos activités. Elle devait profiter de ce que j'étais à l'école ou endormie pour retourner les cassettes, mais je ne l'ai jamais vue faire. Celles-ci étaient toujours prêtes à enregistrer. Quand les mères bénévoles de mon école sont venues faire les cartons à l'appartement et trier nos affaires, aucune n'a parlé à Tante Minn d'un sac rempli de cassettes étiquetées, d'un grand projet documentaire, ce qui n'était pas vraiment surprenant ; dans l'ensemble, maman n'était pas quelqu'un de très organisé. Au final, je ne lui ai jamais posé la question, mais ça n'avait pas l'air d'être un projet à long terme. Elle voulait plutôt avoir une preuve au cas où je ferais quelque chose de mal. Et maintenant que j'y pense, sans doute prêter une oreille attentive à son propre comportement.

Avant l'arrivée des mères bénévoles, en rassemblant des affaires à emporter chez ma tante et mon oncle qui vivaient à Burbank, en Californie, j'ai soulevé chaque petite tente comme le couvercle d'un cadeau et glissé les magnétophones dans mon sac à cordon violet avec un lapin brun en peluche auquel je ne tenais pas particulièrement et des cahiers de mots mêlés dont j'avais déjà démêlé tous les mots. Je ne savais pas du tout quoi prendre. La pellicule qui recouvrait le monde et lui donnait du sens s'était décollée.

Les magnétophones m'ont accompagnée dans le train pendant deux jours, puis dans la voiture et dans l'allée de ma nouvelle maison avec une balançoire en pneu bleu vif suspendue à une des branches tordues du chêne, dans cette rue tranquille ornée de pelouses bien entretenues. J'ai sonné, ma tante m'a ouvert en tenant dans ses bras un minuscule bébé tout neuf et remuant, les cheveux frisés, le visage pareil à une gravure, et là, il paraît que j'ai pointé un doigt vers moi et dit : « Francie. » « Ça m'a brisé le cœur à un point, tu n'imagines pas, m'a dit ma tante des années plus tard en serrant ma main dans la sienne. C'était comme si on était de simples connaissances à une soirée. »

Ce matin-là, alors que nous montions les escaliers, elle m'a prise dans ses bras et m'a embrassée. Ma chambre était à l'étage, ses fenêtres donnaient sur la rue et une légère odeur de tapis de yoga y flottait. La pièce avait servi de bureau et de salle de sport, si bien que tout l'équipement avait été repoussé sur un côté, caché sous quelques vieux draps verts, et à côté du placard ils avaient installé un futon avec une couette trop grande ainsi qu'un carton d'emballage recouvert d'une serviette pour faire table de nuit. N'ayant pas d'autre lampe de chevet, elle avait placé une lampe torche industrielle sur la serviette au cas où je voudrais lire le soir.

« Je suis vraiment désolée, a-t-elle dit en faisant légèrement rebondir le bébé emmitouflé dans une couverture. On va arranger tout ça. On a été tellement pris.

– J'aime bien la lampe torche.

– On ira sur Internet. On commandera tout ce que tu voudras.

– Comment s'appelle le bébé ? » ai-je demandé toujours sur le pas de la porte.

Elle a rougi. Ses yeux semblaient tout le temps humides, d'une santé frappante, hydratée. Elle ne ressemblait pas du tout à ma mère. « Vicky. Ta cousine Vicky. Ou peut-être... ta sœur ?

– Cousine, c'est bien », ai-je dit en tendant un doigt que le bébé a attrapé.

Des mois plus tard, après une frénésie d'achats, une fois installée dans ma nouvelle chambre avec son dessus-de-lit jaune, sa lampe décorée de nuages, les arcs-en-ciel posés sur les nuages peints au mur, sa table à dessin et sa maison de poupée en carton, j'ai sorti tous les magnétophones du sac violet un après-midi où je n'avais rien à faire, y ai inséré une des cassettes étiquetées Salle de Bains, appuyé sur Play, puis j'ai recommencé avec une des cassettes de la Cuisine. Ma mère me manquait beaucoup, mais je me suis aperçue que je ne supportais pas d'écouter tout ça. Entendre ma voix aiguë, entendre la sienne. Les œufs cassés pour le petit déjeuner, son rire pendant qu'elle se brossait les dents et me chantait une chanson qui parlait de crachat. Les bruits sourds de nos jeux de cartes. La conversation entre nous trois enregistrée sur le magnétophone du Salon est la seule que j'ai réussi à écouter en entier parce que c'était la dernière, la plus facile à rembobiner, et qu'elle ne me causait pas le même genre de douleur.

Je ne sais pas s'il existe beaucoup de livres sur les psychotiques et les médiums, et si les deux se recourent. J'imagine que non. On se fie rarement aux gens qui souffrent de psychose quand il s'agit d'envisager l'avenir. L'homme à l'arrêt de bus qui ne cesse de nous annoncer la fin du monde est là depuis toujours, depuis qu'il existe des arrêts où attendre le bus, ou leur équivalent d'autrefois comme les relais de poste où l'on changeait de cheval. Il se tenait là, à côté d'une meule de foin, vociférant à propos des flammes de l'enfer et, déjà à l'époque, il n'y avait pas grand monde pour l'écouter.

Pour ce qui était de ma bestiole en revanche, il s'est avéré que ma mère avait raison. Elle était en avance de quelques jours et ma bestiole n'avait pas rampé, mais j'ai bien fini par en avoir une à l'intérieur de moi après l'hospitalisation de ma mère, ma bestiole de malheur, un papillon trouvé dans l'appartement de la baby-sitter, flottant joliment comme une feuille rouge et or dans un grand verre d'eau. Je n'avais pas d'autre moyen de le

LA TENTE

garder, il était hors de question de le laisser là et j'étais le seul contenant à portée de main. Je n'avais pas beaucoup de temps. Je l'ai avalé avec l'eau parce que je devais le faire.

Après la nuit passée chacune enfermée dans sa chambre, ma mère a toqué à ma porte tôt le lendemain matin.

« Tu peux sortir, je me sens mieux », a-t-elle dit.

Sa voix avait retrouvé sa musicalité réconfortante, chantante et légère. J'ai passé la tête par la porte et elle m'a prise dans ses bras, m'a caressé les cheveux et m'a dit que j'étais une petite fille formidable. « Il y a une bestiole à l'intérieur de moi », ai-je dit, mais elle a répondu que non : « Non, non. N'écoute pas ce que je raconte. Ma chérie ! Il ne faut pas m'écouter. J'ai fait ma foldingue. Il ne faut pas m'écouter. C'est à l'intérieur de moi qu'il y a une bestiole. » « Pas toi », ai-je dit. Ses cheveux étaient peignés et sentaient le démêlant au citron doux qu'elle utilisait. Elle portait sa robe de chambre préférée, un cadeau de Tante Minn, celle avec le liseré en satin rouge et une éruption de tissu froncé au col. On est allées dans la cuisine comme tous les autres matins, on a mangé des œufs au plat accompagnés de tartines grillées, puis j'ai rempli la poêle d'eau savonneuse, me suis habillée et brossé les dents, et on s'est assises sur le ciment humide du porche du premier étage

pour attendre la mère d'Alberta qui m'emmenait à l'école primaire depuis qu'un autre parent d'élève lui avait raconté des choses sur ma mère. Un jour, elle a décidé de ne plus laisser Alberta monter dans notre voiture et de se porter volontaire pour nous emmener.

Dehors, brouillard et ciel gris, la promesse d'une averse en fin de matinée, début mars le long de la rivière Willamette.

« Est-ce que tu vas poser la question à la baby-sitter ? » ai-je demandé. La baby-sitter, Shrina, ne me gardait que de temps en temps, mais venait toujours avec un sac en toile plein à craquer de feuilles de couleur, de paillettes et de bâtons de colle, un peu comme une fée des arts.

Ma mère m'a jeté un coup d'œil. Elle a posé un doigt à la commissure de ses lèvres comme si elle essayait de se souvenir de quelque chose.

« Pour savoir si je peux rester chez elle.

– Tu n'as pas besoin d'aller chez quelqu'un d'autre.

– Est-ce que tu vas appeler ton médecin ?

– Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui. »

Un voisin se promenait sur le trottoir d'en face, entraîné par deux petits chiens blancs. À nos pieds, un escalier descendait en zigzag et, en bas, ce qui ressemblait à un poisson d'argent a bifurqué depuis une marche pour aller scintiller dans un bouquet de fougères impétueuses.

« Tante Minnie a sans doute déjà appelé la baby-sitter, ai-je dit.

– Je parlerai à ta tante plus tard. »

La voiture bordeaux de la mère d'Alberta s'est garée. Alberta était assise à l'arrière. Elle a collé la figurine en papier d'un soldat contre la vitre. Son père était dans un pays lointain pour des histoires de guerre.

« Salut », ai-je lancé à ma mère.

Elle m'a embrassée sur la joue et m'a dit de passer une très belle journée.

« Amuse-toi ! Tu veux bien faire ça pour moi ? »

J'ai acquiescé tout en descendant l'escalier. C'était typique de ma mère, de séparer son humeur du restant de la journée, comme si ça n'avait aucun impact sur moi.

Si je remets les choses dans l'ordre chronologique, elle s'est fracassé la main avec un marteau moins d'une heure plus tard parce que, a-t-elle ensuite expliqué au médecin qui l'a rapporté à ma tante, elle était persuadée que quelque chose rampait dans ses os et elle voulait voir ce que c'était. « Ou l'écraser, a-t-elle ajouté. Vous savez. Comme on écrase une araignée. » « Mais qui écrase une araignée avec un marteau ? » a murmuré ma tante à mon oncle dans l'entrée, après sa conversation téléphonique avec le psychiatre de l'hôpital. À ce moment-là, j'étais chez eux depuis près d'une semaine. Les murs de l'entrée étaient décorés de toutes petites broderies encadrées représentant des animaux de la ferme, que ma tante avait dénichées lors d'un séjour thématique autour du fromage dans le Vermont, les images les plus adorables qu'elle ait jamais vues d'après elle. De fait, elles étaient absolument adorables.

Elles étaient aussi un peu difficiles à voir tant elles étaient minuscules. De temps en temps, n'ayant pas grand-chose d'autre à faire, je tirais un tabouret pour les regarder de plus près et voir s'il s'agissait d'un agneau ou d'une chèvre. « Tu réfléchis avec la logique de quelqu'un de sensé, a murmuré mon oncle. Qu'est-ce qu'il y a de logique dans tout ça ? » Ma tante a secoué la tête par petits mouvements brusques, et quand j'ai trouvé la force de quitter mon avant-poste dans la cuisine pour passer devant eux, elle s'appuyait lourdement contre la poitrine de mon oncle, les yeux fermés. Où était bébé Vicky ? Dans un engin à roulettes et à capote, enveloppée dans une couverture.

De sa main valide, ma mère a réussi à appeler les secours qui ont envoyé une ambulance ; on lui a donné quelque chose pour le choc, puis pour ses os brisés, et une fois stabilisée à l'hôpital, on l'a installée dans l'unité psychiatrique où il a été décrété qu'elle refaisait une crise psychotique et était incapable d'assurer son rôle de parent. Mon oncle a sauté dans le premier avion pour Portland. Ma tante, qui avait passé la matinée à appeler d'abord la baby-sitter puis les hôpitaux puisque le téléphone ne répondait pas à la maison, a perdu les eaux avec presque deux semaines d'avance et, quand mon oncle a atterri, il a foncé en voiture jusqu'à mon école, a gravi les marches quatre à quatre comme dans un film, m'a serrée dans ses bras et a sorti un bloc-notes pour tout organiser avant de rentrer chez lui et tenter d'assister à la naissance de sa propre fille. Je crois qu'il a raté la venue au monde de Vicky, mais il a

assisté à la première tétée. Dans le bureau de l'administration, il s'est agenouillé et m'a demandé de repartir avec lui dans la foulée pour « te joindre à nous, pour partager ce grand moment avec nous », mais j'ai refusé parce que a) je venais à peine d'apprendre que j'allais quitter la ville, b) je ne voyais pas si souvent mon oncle et ma tante, et c) il n'était pas question que je monte dans un avion. « Je vais hurler », ai-je dit à côté du grand banc en bois où j'attendais, entourée de secrétaires au regard inquiet et sous une série d'aquarelles représentant toutes des couchers de soleil qu'on aurait dit peints par des élèves d'un autre niveau. « Je vais hurler, je vais m'arrêter et puis je vais recommencer à hurler. » Je me suis exprimée simplement, mais j'avais le regard ferme et je savais fixer un adulte sans cligner des yeux. Les yeux de mon oncle, eux, papillotaient, avaient l'air fatigué et étaient cernés de rouge.

« C'est vrai, a chantonné la secrétaire en chef Mme Washington, les lèvres peintes en rose vif, en cessant de taper sur son clavier. Elle a passé l'année à avoir peur des avions. »

J'avais huit ans et nous avons eu une série de cours sur les différents modes de transport cette année-là – bus, train, avion, vélo. La partie sur les avions m'avait tellement effrayée que l'institutrice m'avait autorisée à me concentrer davantage sur le transport ferroviaire, et j'avais d'ailleurs interviewé cette même Mme Washington dans ce même bureau parce que son frère était conducteur sur la ligne qui reliait Atlanta à Washington. En dépit de toutes les preuves qui démontraient le contraire, je croyais qu'un avion volait

si vite que le hublot ne laissait voir qu'un grand flou, or à cette époque, j'avais surtout besoin de me situer et de savoir où j'allais. En ce sens, je me sentais très différente des autres enfants et n'avais pas du tout les mêmes priorités. Mme Washington m'avait expliqué le travail de son frère à bord du train, sa place à l'avant, son diplôme d'ingénieur, et avait égrené tous les arrêts – dix-huit – dont un à Charlotte qui était le prénom d'une de mes camarades de classe, après quoi j'ai rédigé ma présentation que j'ai accompagnée d'une illustration précise et voilà.

Mais la nécessité de me situer dans l'existence ne s'arrêtait pas là ; parfois, pendant la récré, tandis que les autres enfants jouaient sur les toboggans, les balançoires, se projetaient joyeusement dans l'espace, je restais seule dans un coin de la cour et me tenais immobile pour évaluer la place que je prenais dans le monde. C'était une façon de me rappeler à moi-même, d'accéder au monde extérieur : pieds au sol, goût d'un biscuit salé dans la bouche, grille argentée, souffle d'air, une activité qui m'était très utile, même si elle m'aliénait les autres. Heureusement pour moi, je ne me faisais pas remarquer des enfants les plus tyranniques, et les autres se contentaient de m'appeler la Statue, le Tas, ou bien se moquaient de moi parce que la partie de chat glacé était finie depuis longtemps, et un camarade qui retournait en classe en courant après la sonnerie grognait : « Est-ce que quelqu'un veut bien aller débloquer Francie ? », alors quelqu'un me tapotait l'épaule en passant, et j'utilisais ce petit lien, ce contexte

mal compris mais merveilleux pour sortir de moi et rejoindre l'humanité à laquelle, disait-on, j'appartenais. Je me sentais alors beaucoup plus à l'aise pour les suivre à l'intérieur, entrer bruyamment en classe, beaucoup plus confiante après avoir constaté que je pouvais m'asseoir sur ma chaise et remercier les joues rouges et les yeux brillants de Luther, Janie ou quelle que soit la personne qui m'avait libérée, et nous riions tous ensemble du fait que j'étais dans la lune même si c'était tout l'inverse, puisque en général, ma participation à la vie du groupe provoquait une bien plus grande dérive interne que ma posture immobile, seule, les yeux fermés à écouter les autres jouer. Quand ma mère, au téléphone avec sa sœur, m'avait regardée me tenir tout près du mur et avait cru que je lui parlais ou me connectais à lui, en fait je ne faisais que reproduire une version de cette tactique, sentir où mon nez entraînait en contact avec le mur, sentir la surface de ma peau qui touchait le plâtre et ainsi me situer dans la différence. Ma grande passion de l'époque – toujours d'actualité – était le tracé des contours. Un avion, l'éventualité d'un flou, était impensable.

« Train, ai-je dit en regardant mon oncle dans les yeux.
– Ça va prendre deux jours.
– Ok.
– Je ne peux pas le prendre avec toi.
– C'est bon. Je peux le prendre toute seule », ce qui lui a arraché un rire teinté d'une douce amertume et il a dit qu'il trouverait un accompagnateur. Il a remercié les

secrétaires et m'a emmenée dehors, sous le ciel couleur ardoise de l'après-midi.

L'heure du déjeuner à l'école venait juste de s'achever, et de l'autre côté de la rue, les adultes du quartier affluaient dans les divers cafés et cantines. Postés à côté du mât planté dans son socle en ciment, nous avons regardé un moment les gens qui entraient dans les restaurants, moi absorbant sa présence nerveuse et bienveillante. Il sentait les pastilles à la menthe et la transpiration. La dernière fois que j'avais vu mon oncle ici à Portland, c'était bien des mois plus tôt, durant le week-end férié du 4 juillet, quand ma tante et lui étaient venus nous rendre visite et que ma mère les avait accueillis à l'aéroport avec quatre couvertures au crochet dans un camaïeu de rouge, blanc et bleu qu'elle avait confectionnées durant ses nuits d'insomnie. Je dormais à poings fermés et quand je me réveillais le lendemain matin, la maison avait donné naissance à une nouvelle couverture. Le placard en regorgeait. Certaines avaient des trous là où des points manquaient, on pouvait même passer le bras à travers par endroits, et je les considérais comme des représentations visuelles de son esprit sous haute tension, dans ces moments où elle allait si vite qu'elle tenait à peine sur sa chaise, ce qui me faisait me ratatiner intérieurement, mais aujourd'hui, je trouve ça bizarrement touchant parce que je me rends compte des efforts qu'elle déployait pour ne pas me réveiller. À l'aéroport, près du tapis à bagages, quand ma tante avait écarquillé les yeux telle une biche terrifiée en voyant

les couvertures qui émergeaient de l'énorme sac les unes après les autres, à croire qu'il les vomissait, ma mère avait émis un rire aigu et en avait aussitôt repris deux : « C'était une blague ! s'était-elle esclaffée. Juste une blague ! En fait, c'est un don pour l'école. » Les yeux brillants, elle s'était enveloppée dans la couverture à rayures comme pour ne pas voler en éclats. Un soir alors qu'elle me bordait, elle m'avait dit qu'elle ne se rendait pas toujours compte quand son comportement était excessif – ce qui était un des aspects les plus horribles de la maladie, m'avait-elle dit –, qu'elle ne savait pas toujours ce qui était normal et ce qui venait de la maladie, et elle m'avait demandé de la prévenir quand ça n'allait pas. « S'il te plaît. » L'enseigne colorée du bar au bout de la rue était allumée et projetait une grille de lumière rougeâtre sur sa joue, si bien qu'elle ressemblait à un personnage de film, le regard suppliant, une larme lumineuse traversant les cadres. Je lui avais tapoté la main et menti en disant que bien sûr, je le ferais, pas de problème. Ce matin-là à l'aéroport, l'expression sur le visage de ma tante avait fait le boulot pour nous tous.

Mon oncle et moi restions postés à côté du mât devant l'école primaire comme si nous n'avions jamais vu des gens entrer dans un restaurant avant, des gens qui se tenaient la porte, s'installaient et lisaient le menu. Des gens assis près de la devanture, buvant des verres d'eau. Des gens qui discutaient et mettaient du sel sur des monceaux de nourriture derrière les nuages en mouvement reflétés dans la grande

baie vitrée. On est restés là plus d'un quart d'heure et je n'ai fait aucun geste dans aucune direction. Au-delà de mon refus catégorique de prendre l'avion, j'avais la volonté en bouillie. Plus tôt dans la journée, durant une leçon sur la roue chromatique, la directrice m'avait convoquée dans son bureau et m'avait dévisagée derrière ses grosses lunettes à monture en plastique noire avant de m'annoncer qu'il s'était passé quelque chose qu'elle comprenait à peine et que je comprenais à peine. En revanche, ce que j'ai saisi presque sur-le-champ, en plus d'avoir conscience du nombre surprenant de presse-papiers bleus dans son bureau et de la lumière rouge qui clignotait sur son téléphone industriel, était que je ne pourrais sans doute plus vivre à la maison. Après tout, j'avais assisté à la conversation téléphonique de la veille au soir. Pendant des années, j'avais vécu exclusivement avec ma mère. L'homme qu'elle fréquentait n'était qu'un petit ami occasionnel qui disparaîtrait pour toujours après cet événement. J'étais surprise, tremblante, dévastée, nauséuse, mais pas si choquée que ça.

« Est-ce que je peux la voir ? » ai-je demandé à mon oncle quand nous avons traversé la rue et pris place sur une banquette décorée de volutes peintes dans le restaurant de burritos bondé qui sentait très fort la horchata à la cannelle. Il a répondu que non, pas tout de suite.

« Elle est très malade, Francie.

– Est-ce que sa main va guérir ?

– Oui.

– Est-ce que sa tête va guérir ?

avant d'enlever mes chaussures. Elle s'est postée à un endroit autorisé, a continué d'agiter la main près d'un marchand de donuts et de la boutique qui vendait les babioles. Ma file a avancé. Un agent m'a indiqué l'une des machines où mes sacs seraient passés aux rayons X. Ma mère a disparu de mon champ de vision quelques minutes et quand j'ai pu de nouveau la chercher du regard, je l'ai aperçue qui franchissait les portes automatiques pour regagner l'air du soir.

« C'est bon », a dit l'agent en se dirigeant vers la personne suivante.

Toutes mes affaires étaient sur le tapis roulant et attendaient d'être récupérées. J'ai remis mes chaussures et enfilé ma veste. J'ai épaulé un sac, pris l'autre à la main. Puis je me suis dirigée vers la porte d'embarquement pour attendre le vol qui me ramènerait chez moi.